

Jean-Bertrand Pontalis :

Pas inquiet pour la psychanalyse

Il s'est éteints à l'âge de 89 ans. Jean-Bertrand Pontalis, même s'il s'en défendait, était l'un des papes de la psychanalyse française. Longtemps proche de Jacques Lacan, il s'en est ensuite éloigné pour tracer sa propre route. Retour sur notre dernière rencontre avec cet homme qui fuyait l'esprit de corps, les chapelles, et plaidait pour une vision joyeuse de sa discipline. *Hélène Fresnel*

Psychologies : Vous avez exercé la psychanalyse pendant plus de quarante ans, mais vous refusez de vous définir comme psychanalyste. Vous écrivez depuis plus de trente ans, mais vous refusez de vous définir comme écrivain. Vous publiez des auteurs depuis quarante-quatre ans, mais vous refusez de vous définir comme éditeur. Comment peut-on vous définir en un mot ?

Jean-Bertrand Pontalis : Je refuse une des appellations prise seule, mais peut-être pas les trois si elles forment un ensemble. J'exerce ces activités très différentes, mais elles se rejoignent en moi et ne sont pas en contradiction les unes avec les autres. Ce que je n'aime pas, c'est être étiqueté. D'une façon générale, l'idée d'un prédicat, de quelque chose qui vous qualifie, vous fige, ne me plaît pas. Il m'est impossible de me définir en un mot. D'ailleurs, je pense que personne ne le peut. Je suis un être multiple. Comme chacun de nous. Notre identité est toujours multiple, parce que nous sommes le produit des identifications variables qui jalonnent notre existence.

Ça, c'est bien une remarque de psychanalyste...

J.-B.P. : Psychanalyste, c'est une fonction. Pas un être. Ce n'est pas une identité. J'espère par exemple ne pas l'être avec mes proches, ne pas les bombarder d'interprétations plus ou moins sauvages. Et puis, même parfois dans mon cabinet, je ne le suis pas toujours non plus. Quand j'étais psychanalyste débutant, je me demandais ce que je faisais là : de quel droit ? Je dis souvent que se prendre pour un analyste est le commencement de l'imposture. Et si j'ai réussi à le devenir, c'est bien parce que je ne me suis pas pris pour un analyste.

A priori, tout vous destinait à l'exercice de la philosophie : vous avez été l'élève de Jean-Paul Sartre, et été soutenu par le philosophe Maurice Merleau-Ponty ; vous êtes agrégé dans cette discipline et vous l'avez enseignée pendant plusieurs années. Comment et pourquoi l'avez-vous quittée ?

J'ai enseigné la philosophie à Alexandrie, en Égypte, à Nice, puis à Orléans, en hypokhâgne. Un jour, l'une de mes élèves m'a dit : « Vos cours sont bien, mais on a l'impression que vous n'y croyez pas. » Ses paroles m'ont saisi. Je me suis aperçu que, lorsque l'on est professeur, c'est la voix des autres que l'on fait entendre, pas la sienne propre. J'ai voulu me déprendre de ce discours savant, bien agencé, maîtrisé. Si j'avais du goût pour la philosophie, je n'en avais pas la passion. Et, à ce même moment, j'étais fasciné par des camarades qui, pour des raisons névrotiques, avaient commencé une psychanalyse. Je leur demandais en quoi cela consistait. Je leur posais des questions,

mais comme ils ne m'en disaient pas grand-chose, forcément, j'ai été attiré, curieux d'aller explorer ce domaine inconnu, non cerné, difficilement transmissible, indéfinissable. Je me disais que, dans ce lieu, l'usage de la parole devait être différent.

Comment êtes-vous venu concrètement à la psychanalyse ?

C'était en 1953. Je me suis présenté à la Société psychanalytique de Paris et j'ai pu entreprendre ce que l'on appelle une analyse didactique, c'est-à-dire une psychanalyse de formation permettant de devenir éventuellement analyste. Je pense que j'ai été admis parce que, à l'époque, c'était surtout des médecins, des psychiatres qui se pointaient : mes interlocuteurs ont dû être séduits par l'idée qu'un jeune philosophe vienne vers eux. Je n'y connaissais vraiment pas grand-chose : j'avais juste lu deux ou trois livres de Freud. C'était d'abord la curiosité intellectuelle qui m'animait et, bien sûr, il n'a pas fallu longtemps pour qu'il s'agisse d'autre chose. Disons qu'au début de mon analyse je me considérais comme « normal » et puis, très vite, je me suis rendu compte que les choses n'étaient pas si simples que cela.

C'est-à-dire ?

J'étais tellement naïf avant de commencer. Je pensais qu'il fallait avoir des souvenirs d'enfance très précoces et je me souviens avoir dit à un ami : « Mais je ne me rappelle pas de moi, nourrisson. » Très vite, j'ai découvert qu'il ne s'agissait pas du tout de cela. J'ai fait connaissance avec ma propre névrose. J'étais pris dans une histoire d'amour compliquée, souvent douloureuse. J'ai dû embêter mon analyste avec cela pendant des séances et des séances. C'est tellement banal, ces souffrances d'aimer et de ne pas être aimé comme on le voudrait. Au début, j'avais tendance à incriminer les autres : c'est à cause d'« elle », à cause de maman, à cause de mon éducation, du milieu social auquel j'appartiens. Puis, grâce aux séances, je me suis aperçu que j'étais partie prenante dans mes plaintes : j'ai réalisé que les raisons de ma souffrance n'étaient pas extérieures à moi-même

Qu'est-ce que cela a changé dans votre vie ?

D'abord, j'ai pu me détacher de cet amour tumultueux, ce qui m'a rendu une certaine liberté. Mais je n'ai pas découvert « ma » vérité. On ne découvre pas « sa » vérité. Il n'y a pas d'illumination : « Voilà ce que je suis vraiment. » C'est un chemin, un dévoilement progressif, centimètre par centimètre, de vérité. Les effets ne sont pas immédiats. Mais la psychanalyse nous libère de nos entraves. Elle nous apprend à nous déprendre de nous-même, à nous déporter hors de nous en parlant à un autre que nous : le psychanalyste est quelqu'un qui m'est totalement étranger, qui ne vient pas du même milieu, qui n'a pas les mêmes fantasmes que moi. Il n'est pas un miroir. Il n'est pas neutre. Il éprouve lui aussi des choses qui vont le faire bouger. Et, dans la relation, il va me permettre d'accéder à ma propre altérité, à ce qu'il y a d'autre en moi, d'obscur et d'inconscient. Il va m'aider à renoncer à ce qui me cerne. Car la vie est une succession de libérations : de l'emprise familiale, de notre milieu d'origine, de la passion qui nous aliène, de nos maîtres aussi. J'ai toujours cherché à libérer mes patients de leurs contraintes, et je les ai vus modifier leur vie et se remettre en mouvement.

D'où vous est venue cette envie de « libérer » ?

De mon envie de me libérer moi-même. Pour moi, c'était important parce que j'évoluais dans un milieu très bourgeois, assez clos sur lui-même. Je me suis longtemps senti enfermé, isolé dans un huis clos familial. J'ai perdu mon père à 9 ans et, tout à coup, je me suis retrouvé seul. Parce qu'avec mon père nous avons une alliance. Il y avait lui et moi d'un côté, mon frère et ma mère de l'autre. Toute mon histoire vient de là, de ce pacte secret noué avec lui en opposition à l'autre, passé entre mon frère et ma mère. J'ai dû me sentir très abandonné, même si ma mère n'était pas une mauvaise mère. Sur les photos postérieures à la mort de mon père, j'ai l'air d'un enfant triste. Enfin, en tout cas, l'idée d'avoir été solitaire, incompris, n'ayant personne à qui parler ou qui pouvait m'entendre m'a longtemps tenu compagnie.

Comment vous êtes-vous construit après cette disparition paternelle ?

Comme j'ai pu. L'expérience du lycée a été une libération. Avant, au Cours Hattemer, un établissement parisien très « élitiste », j'étais un élève médiocre. Dès que je suis sorti de mon milieu bourgeois, où j'étais si mal, je suis devenu un très bon élève. Je n'étais plus le « semi-débile ». Mon père pouvait être fier de moi, me disais-je. Quoi qu'il en soit, j'ai gardé de mon enfance une profonde méfiance des « milieux ». Je fuis le milieu psychanalytique, le milieu littéraire, l'exclusivité de la « communauté », ce « nous et les autres ». Le « nous » ne me plaît pas. Je n'aime pas non plus l'idée que quelqu'un puisse se sentir m'appartenir. Je n'aime pas dire « ma » femme, par exemple. Mais je suis lié à celle que j'aime.

Ce refus des cloisonnements, vous l'avez appliqué dans votre vie professionnelle en envisageant de devenir médecin...

Oui. J'aurais rêvé être médecin, médecin généraliste. En plus, j'avais même commencé les études nécessaires, mais c'était un projet un peu fou : j'étais déjà professeur de philosophie, à l'époque. Et comme j'avais suivi un cursus littéraire au lycée, j'étais absolument nul en matières scientifiques. Jacques Lacan m'avait pourtant poussé à suivre cette voie. Il se disait que si je devenais médecin, je pourrais l'aider à diffuser plus largement ses idées dans ce milieu, je pense. Mais je n'étais pas capable d'y arriver.

Qu'est-ce qui vous attirait dans la médecine ?

Le corps. La relation avec le corps. Palper ! Alors, bien sûr, on peut dire que les psychanalystes palpent la psyché humaine. Mais ce qui m'intéressait particulièrement c'était la pédiatrie : découvrir sans recours possible aux mots ce qui ne va pas ! Un bébé ne dit rien. Il ne peut pas indiquer où il a mal. Aller vers l'inconnu, être seul à essayer de trouver l'origine du malaise, travailler sans l'écran de l'adulte qui, souvent, veut dresser lui-même son propre diagnostic.

Le Livre noir de la psychanalyse, le dernier essai de Michel Onfray... La psychanalyse est très attaquée, et beaucoup lui opposent d'autres thérapies. Qu'en pensez-vous ?

Je refuse de me prononcer contre les thérapies comportementales et cognitives, parce que je ne les connais pas dans le détail. Et, après tout, pourquoi pas ? S'il y en a à qui cela fait de l'effet, tant mieux pour eux. Quant aux critiques de la psychanalyse, elles ne m'inquiètent pas beaucoup. Je ne sais pas quel sera l'avenir proche ou lointain de la pratique, mais je vois de jeunes collègues qui ont la même passion que moi à leur âge et qui sont en face de cas plus difficiles que ceux auxquels j'étais confronté il y a quarante ans : des psychotiques, des troubles graves de l'identité...

Pourquoi ces cas sont-ils plus difficiles ?

La population a pas mal changé. Il y a moins de névroses symptomatiques qu'avant, facilement repérables et bien définies, comme la névrose obsessionnelle ou la grande hystérie. De plus en plus de gens arrivent en analyse avec des demandes puissantes, mais vagues dans la formulation. Ils souffrent d'un mal-être diffus, flou, que l'on ne peut pas pointer précisément. Mais cela ne préjuge pas de l'amélioration de leur état. Au contraire. Les structures « classiques », phobiques, obsessionnelles et hystériques, peuvent être très difficiles à modifier, alors qu'une identité peu assurée, une tendance au retrait, une extrême instabilité dans les relations amoureuses ou amicales peuvent parfois évoluer plus facilement. C'est passionnant.

Vous avez pourtant fermé votre cabinet en juillet dernier ...

C'est effectivement très stimulant, la perspective de « cogiter éperdument », comme a pu dire Lacan – qui, pour ce qui est de « cogiter », était un maître ! Mais si, pendant quarante ans, ma pratique m'a nourri intellectuellement et effectivement, en ceci qu'elle suscitait à la fois des idées et des émotions inattendues, elle ne me donnait plus beaucoup à penser ces derniers temps. Je ressentais une certaine lassitude. « À mes patients qui me payent pour m'apprendre quelque chose », écrivait le pédiatre et psychanalyste britannique Donald W. Winnicott. Il y a eu un temps où ils faisaient de l'effet en moi. Dernièrement, ce n'était plus le cas, en dehors du cabinet. Enfin, il se trouve aussi et surtout que j'arrive à un âge avancé. Depuis des années, je ne voulais plus recevoir de nouveaux patients par peur de ne pas pouvoir les suivre jusqu'au bout. Je faisais surtout des face-à-face et des « supervisions » de jeunes psychanalystes. La mémoire qui flanche, l'assoupissement dans le fauteuil, l'ennui qui s'installe, j'ai souhaité épargner tout cela à mes patients et à moi-même.

juin 2010

Jean-Bertrand Pontalis - Son parcours

Né en 1924 à Paris, Jean-Bertrand Pontalis vient d'une famille qu'il définit comme « très bourgeoise ». Son père, dont il était extrêmement proche, décède quand il a 9 ans. Élève médiocre jusqu'au lycée, il y découvre la philosophie en suivant notamment les cours de Jean-Paul Sartre. Sept ans plus tard, il passe l'agrégation dans cette discipline qu'il enseignera pendant plus de dix ans. En 1953, il entame une psychanalyse avec Jacques Lacan, finit par quitter son métier d'enseignant, devient analyste puis éditeur et auteur. Il cultive dans ses textes une approche autobiographique délicate et personnelle.

Carnet de rêves

Le titre du nouveau texte de Jean-Bertrand Pontalis, *En marge des nuits*, répond à un autre de ses ouvrages, *En marge des jours*. Ici encore, le psychanalyste est parti de notes prises dans son « cahier privé ». Souvenirs, réflexions, rêves, fragments vécus la nuit se succèdent. Grâce à ces instants de vie, une « mauvaise pensée » par-ci, un « je-ne-sais-quoi » par-là, Jean-Bertrand Pontalis trace en pointillé le récit d'une existence qui envisage la perspective de sa fin tout en s'émerveillant de la vivacité d'une enfant, sa petite-fille Alice.

En marge des nuits de Jean-Bertrand Pontalis, Gallimard, 130 pages